

DÉCÈS

Jean Hubaux

décédé le 15 octobre 1959

Il avait terminé trois années de philologie classique quand éclata la première guerre. Bien formé par ses maîtres du collège thérésien de Herve (le même d'où sortit Léon PARMENTIER), c'était un bon étudiant dont les originalités se révélaient plus volontiers à ses condisciples qu'à ses professeurs. L'une était son pacifisme dont il exposait volontiers les raisons, écoutées avec sympathie et sans grande conviction : qui pensait alors qu'elles dussent jamais devenir actuelles ?

En août 14, le pacifiste, qui n'était pas encore milicien, aurait pu rester chez lui et attendre la fin de cette tourmente que chacun prédisait courte. Il passa la frontière, s'engagea, fit la guerre aux tranchées et se conduisit admirablement. D'avoir été confronté avec une réalité dont lui-même n'avait jamais entrevu l'horreur, son pacifisme était plus résolu que jamais.

Au surplus, il revenait transformé, l'esprit mûri, libéré, totalement dégagé de l'enfance, ayant beaucoup réfléchi pendant cette campagne qu'il avait faite avec Horace et Virgile dans son sac, comme THIBAUDET avec Thucydide. Lors de son examen final, Charles MICHEL, croyant lui donner l'avantage d'une question facile, lui demanda combien il y avait d'archontes à Athènes. Et c'est vrai

que tout le monde a appris par cœur qu'ils sont neuf. Mais ce sont justement ces choses-là, qui sont sans portée, que cinquante mois de guerre font le mieux oublier. MICHEL aurait interrogé HUBAUX sur Périclès et le socialisme d'État, il aurait entendu des jugements si vifs et si pertinents que lui-même aurait peut-être mis en doute plus d'une idée reçue. Mieux que par une épreuve scolaire, HUBAUX donna sa mesure dans sa thèse, une étude fine et pénétrante sur le *Réalisme dans les bucoliques de Virgile* (publiée en 1927) qui mettait au premier plan, non plus le pâturage, le troupeau, le berger théocritéen, mais la culture, la ferme, le paysan de la plaine du Pô. Une seconde étude sur les *Thèmes bucoliques dans la poésie latine* fut couronnée par l'Académie de Belgique et publiée par elle en 1930.

Puis Jean HUBAUX s'en fut enseigner à l'Athénée d'Ath, marié à une sœur de son esprit et de son cœur. Et ils partirent ensemble, boursiers de voyage, pour Paris, où ils suivirent les cours de Louis HAVET, de Jules MAROUZEAU et aussi les leçons de Daniel SERRUYS, remarquable philologue formé à l'école de Liège et qui commençait de désertier son enseignement à l'École pratique des Hautes Études pour une direction au Ministère du Commerce. Mais la grande révélation des *Wanderjabre*, ce fut le contact avec Rome, où ils passèrent un an, à l'époque où l'on découvrait la basilique souterraine de la Porte Majeure. HUBAUX étudia les stucages de l'abside, reprit à sa manière, depuis le début, une question déjà alourdie de théories improvisées, venues de trop haut pour qu'on osât les discuter, et la renouvela hardiment. Le livre qu'il en tira, sur le *Plongeon rituel* (publié en 1923) est l'un des premiers où les pratiques des peuples primitifs sont alléguées parallèlement aux témoignages de l'antiquité classique.

C'est peu après que Jean HUBAUX vint remplacer WALTZING dans la chaire de latin de Liège. Il y fut un

maître aimé, écouté ; sa vivacité d'esprit réveillait les plus endormis ; sa profonde générosité lui ouvrait les cœurs les plus fermés. Les années semblaient ne passer sur lui que pour le rendre plus jeune, plus compréhensif, plus proche des étudiants. Le Théâtre universitaire, une de ses œuvres parmi tant d'autres, le mettait en contact fraternel avec eux : quelle leçon de littérature ils ont reçue de lui en répétant sous sa direction *La Tempête*, *Jules César*, *La Paix*, *Les Bacchantes*, *Macbeth* ! Quand le plateau se remplissait de figurants ravis, HUBAUX rayonnait : beau jour pour eux, beau jour pour lui. Le cours s'achevait en apothéose.

Il poursuivait cependant son activité philologique, dans des livres dont chacun pose une question sous un jour inattendu. Dans le *Mythe du Phénix* (1939, en collaboration avec Maxime LEROY), il suit dans les deux littératures classiques, et notamment dans la vie légendaire d'Alexandre, la trace des images de la pérennité. Les idées de Jung, après celles de Freud, sortaient peu à peu des milieux des médecins et des philosophes. Quoique lui-même n'ait jamais voulu savoir grand chose de la psychanalyse, sa finesse habituelle l'a guidé pour déceler, sous le verbiage des poèmes tardifs, des rêveries fondamentales. La richesse exceptionnelle de ce livre se révèle davantage maintenant que l'histoire des religions est peu à peu renouvelée par la psychologie comme elle l'a été par l'ethnologie au XIX^e siècle.

Le chef d'œuvre de HUBAUX est probablement le petit livre qu'il écrivit à la prière de Paul-Louis COUCHOU pour la collection *Mythes et religions* (Paris, P. U. F., 1945). Sous le titre *Les grands mythes de Rome*, il découvre et décrit ce que fut la croyance de tout un peuple en une Ville corporelle et vivante, qui devait durer une Grande Année. Serait-ce 360 jours dont chacun serait un an, ou 12 mois dont chacun serait un siècle ? Le premier comput arrivait à son terme quand Rome faillit être détruite par les Étrusques, thème de recherches que Jean

HUBAUX, en collaboration avec sa chère femme, reprit dans *Rome et Vées* (1958).

Cet homme profondément sociable, pour qui la science ne signifia jamais isolement, mais fraternité, aimait travailler en collaboration. Il écrivit *Bourg-le-Rond* en collaboration avec son ami Alexis CURVERS, une traduction des *Géorgiques* avec Alfred TOMSIN. Le dernier écrit qui va paraître sous son nom, dans les *Studi e Materiali di storia delle religioni*, publiés par l'université de sa Rome bien-aimée, est un long article sur *La Légende de Turnus* écrit avec celui de ses élèves en qui il mettait ses plus grandes espérances, Roland CRAHAY. Il acheva avec sa femme d'en corriger les épreuves en ce soir du 15 octobre qui, pour lui, ne devait pas être suivi d'un matin. Il aimait les réunions, les groupes, les voyages collectifs, les contacts humains. Il aimait commenter, expliquer, réciter des vers (il savait par cœur, sans les avoir jamais appris, des poèmes grecs, latins, français, italiens, allemands, anglais). Le dîner annuel des anciens du 12^e de ligne n'avait pas de convive plus fidèle. Il manquait rarement une séance de l'Académie dont la Classe des Lettres l'avait accueilli il y a une dizaine d'années. Il apportait partout une humeur allègrement belliqueuse. La politique ne cessa jamais de l'intéresser. La sienne ne dévia pas de la ligne fermement tracée par l'étudiant pacifiste de 1911. Dès la fin de la première guerre, il insista pour qu'on s'entendit avec une Allemagne républicaine, sous peine d'en avoir une beaucoup plus redoutable devant soi. Cette lucidité lui valut des contradictions qui furent loin d'être toujours courtoises, à quoi il ripostait avec des fureurs goguenardes et pittoresques. Elle lui valut aussi, pendant l'occupation, deux séjours en prison, l'un à Liège, l'autre à Huy, où ses compagnons de captivité trouvèrent dans son courage, son esprit, sa drôlerie, son érudition, sa délicieuse gentillesse, le plus précieux des réconforts. Et à travers ces tribulations il méditait des interprétations ingénieuses, de jolis contes

dans la veine d'Anatole France. Il les a groupés en les intitulant *Feuilles du Bois-L'Évêque*, du nom de la colline liégeoise où il avait planté sa tente, une maison aimable et hospitalière, pleine de livres, de chansons, d'amitié et de petits enfants. Il y fit une grave maladie, puis un répit de neuf ans lui fut accordé, qu'il remplit de bonheur pour lui et pour les autres. En 1957, il demanda sa mise à la retraite, ce qui lui permit simplement de lire plus de livres et d'entreprendre de nouveaux voyages. Il rentrait de sa chère Italie quand, après quelques minutes de lucide souffrance, ses yeux furent fermés.

Marie DELCOURT.

Robert Chandelle

décédé le 26 octobre 1959

Un nouveau deuil marque le début de l'année académique 1959-1960 : le Professeur CHANDELLE est emporté par la maladie qui le minait sournoisement depuis quelques années. C'est, une fois de plus, une belle figure de notre Faculté de Médecine qui disparaît ainsi prématurément, après une longue carrière consacrée tout entière à notre Université.

Robert CHANDELLE est né à Pepinster, le 12 août 1893. Au cours de ses études moyennes, faites à l'Athénée Royal de Verviers, il se révèle déjà comme un esprit extrêmement brillant, avide de connaissances, intéressé également par les sciences et par les lettres. Il entre à l'Université de Liège en 1912. Deux ans plus tard, il est candidat en pharmacie mais la guerre interrompt ses études. La tourmente terminée, il se remet au travail et, en 1921, il obtient le diplôme de pharmacien.

En 1922, il entre comme assistant au service de M. HUYBRECHTS qui enseigne la Chimie analytique à la Faculté des Sciences et à la Faculté des Sciences appli-